



présente :

de Maurice Elia (collection : « Littératures plurielles »)

extrait de son ouvrage, *Dernier tango à Beyrouth*

(sorti en 2008)

Chapitre 1

18 juillet 1965

Il est 16 h 10. Dans moins d'une heure, la Caravelle de la Middle East Airlines-Air Liban qui le ramène au pays après un an d'absence atterrira à l'aéroport de Khaldé. Ses parents seront là : sa mère pleurant d'émotion comme d'habitude, son père arborant une cravate toute neuve malgré la chaleur. Il est sûr que la plupart de ses amis viendront à la maison demain après-midi : ils vont s'empiffrer, entre autres, des fameux *sambouseks* que sa mère aura mis une bonne partie de la nuit à préparer. Car il faut bien nourrir tout ce beau monde – les copains de leur enfant prodige, *leur âme, leurs yeux*.

Jacques Sasson n'est pas inquiet : il sera gâté dans les prochains jours, invité à gauche et à droite chez l'un puis chez l'autre. Mais l'abyssale tristesse qui l'a envahi depuis qu'il a quitté Adélie à Orly semble s'être métamorphosée depuis deux jours en une immense appréhension. Car, défiant l'autorité parentale, il a prolongé son séjour pour attendre le départ d'Adélie, prétextant dans son avant-dernière lettre qu'il lui semblait absurde de quitter Paris sans y avoir célébré le 14 juillet avec tous les Parisiens.

Adélie a donc pris son avion et lui est resté à Paris tout seul trois autres jours pour que cette solitude fabriquée puisse lui donner envie de rentrer à Beyrouth, de retrouver ses parents, ses amis et ses anciennes habitudes. Pendant trois jours, il a plu sur Paris, ce qui lui a procuré des raisons supplémentaires de s'apitoyer sur son sort, mêlant douloureusement ses larmes aux déluges célestes. À plusieurs reprises, il s'est retrouvé dans un des cafés de la Porte d'Auteuil en train de regarder toute cette eau dévaler la pente des caniveaux, emportant de temps en temps les détritiques qui ne parvenaient pas à résister aux flots. Il était dans un état lamentable, se souciant peu de l'opinion des autres dont il n'arrivait pas, de toute manière, à déceler les vrais sentiments qu'ils avaient. Il a donc passé trois jours à se souvenir de sensations qu'il avait éprouvées durant cette année parisienne, à bâtir des dizaines de théories flageolantes sur sa vie future, qu'il finissait par démolir avant d'en bâtir d'autres, tout aussi flageolantes que les premières, à réfléchir un nombre incalculable de fois à ce qui l'attendait au Liban. Chez elle, à Casablanca, sans doute très heureuse parmi les siens, Adélie a déjà dû lui écrire sa première lettre. Une lettre qu'il trouvera sans doute à la maison dans quelques heures, délicatement appuyée sur le téléphone de l'entrée.

Étant donné que c'est dimanche, quelques voisins de l'immeuble, amis de ses parents, sont là pour lui souhaiter la bienvenue : Vahé, le photographe arménien qui prend toute la place avec son gros rire et ses commentaires sur « les Parisiennes qu'il ne connaît que de réputation », sa femme Marie qui semble avoir pris du poids, Hilde, leur fille neurasthénique de 35 ans, silencieuse dans son coin, Paquita, leur belle-fille de 32 ans, épouse de leur fils Paul, les trois enfants de Paquita nés de trois unions différentes, les Sankari (qui ont paraît-il battu leurs tapis sur le palier de leur quatrième étage, un après-midi d'hiver, et demandé à son père s'il ne voulait pas qu'ils s'occupent des siens par la même occasion), une femme dans la cinquantaine prénommée Yvonne qu'on lui présente comme la couturière du quartier, Jean-Marc Chénier et sa femme, Belges « de passage » qui ont finalement décidé de s'installer à Beyrouth... Ses parents lui ont parlé de tous ces gens dans leurs lettres, mais il ne connaît que la moitié d'entre eux.

Comment s'éclipser pour aller tranquillement téléphoner à ses amis ? Il y aura certainement du chahut ce soir dans l'appartement surtout si on ajoute la télévision – dont les Bellini ont fait cadeau à ses parents lorsqu'ils sont rentrés à Rome. C'est ainsi qu'il a appris que leur bonne, Fazy, son initiatrice aux plaisirs de la chair, était retournée dans son village.

Le téléphone a changé de place : où est-il donc ? Dans le couloir peut-être ou alors dans la chambre à coucher parentale... Peut-être dans sa chambre à lui qu'il retrouve néanmoins telle qu'il l'a laissée un an plus tôt, avec ses photos de vedettes collées côte à côte sur les murs : Brigitte Bardot, Mylène Demongeot, Monica Vitti, Steve McQueen... Et ses étagères sur lesquelles il a tant de nouveaux livres à placer.

Il ne trouve pas de lettre d'Adélie. S'il y en avait eu une, sa mère l'aurait posée là, sur sa table de travail. Il sort un instant dans le salon enfumé pour l'interroger à ce sujet.

– Une lettre pour toi ? Mais c'est dimanche, chéri...

Je retrouvais Beyrouth donc.

Ville moderne, luisante d'enseignes au néon et de formica. Avec ses quartiers suburbains et ses arrière-cours qu'on ne remarquait pas toujours, à cause des yeux de l'habitude. Et qu'on ne retrouvait avec bonheur qu'à la condition d'en avoir été séparé. Poutrelles tordues derrière Bab-Edriss, machines rouillées dans les ruelles entre les cinémas du quartier Hamra, déchets, boîtes de conserve, filins d'acier – tous ces fragments de bidonville sans quoi nous ne pouvions vivre, que nous nous arrangions pour ne pas voir, où j'avais pourtant vécu toute mon adolescence. Beauté pourtant de tout cela. Qui semblait surgir d'une sorte de moule parfait. Beauté qui vibrait parce qu'elle était propre à notre monde. Propre. Oui, beauté propre, malgré tout.

Je retrouvais l'accent. Musical, chantonnant, qui accuse des courbes descendantes particulièrement dans les formes interrogatives : « Qu'est-ce qu'il t'a répondu-u-u ? », « Et pourquoi tu as fait ça-a-a ? », et dans les *habibi-i-i* et les *paroles d'honneu-eu-eur!* Je replongeais dans tout cela et je me délectais. « On n'oublie rien de rien, on s'habitue, c'est tout », selon Brel. Mais on est toujours déconcerté par quelque chose. Quelque chose dont on avait oublié l'existence.

Attablé devant mon *chocolat mou*, je regardais circuler les passants rue de France : sur dix d'entre eux, homme ou femme, il y en avait toujours un auquel mon regard s'accrochait un peu plus longuement. Est-ce que je le connaissais ? Est-ce qu'elle m'avait reconnu ? Mon monde à moi, à partir de cet été, serait composé de ces gens-là. Déconcerté ? Je ne croyais pas. J'avais plutôt l'impression de filmer à l'avance la vie que j'allais vivre dans les prochaines semaines, dans les prochains mois.

Je ne tardai pas à sentir l'oppression de la canicule beyrouthine. Nous n'avions pas l'habitude de passer l'été en ville, mais cette année, par souci d'économie et étant donné qu'à mon arrivée, la saison avait déjà été entamée, mes parents et moi avons décidé de nous passer d'un séjour en montagne. Les amis, j'allais les voir de temps en temps en autobus ou en taxi-service, à Bhamdoun ou à Aley. Je passais la journée chez eux, avec eux, et le soir, je rentrais en ville. Certains d'entre eux faisaient le trajet inverse : l'année précédente, ils avaient décroché à Beyrouth un emploi chez un oncle ou un voisin et tous les matins, ils quittaient leur rafraîchissant lieu de villégiature estivale pour venir en ville, et à la fin de la journée, ils retrouvaient la montagne. Ils *estivaient*, moi pas. L'emploi de ce verbe français, devenu typiquement libanais, est depuis longtemps considéré en France comme « rare » dans ce contexte. Mais il permet souvent de distinguer les classes sociales : ainsi, au Liban, quand on n'estive pas, c'est qu'on éprouve des difficultés financières.

Je pressai mes mains sur les parois métalliques encore fraîches de mon long gobelet de chocolat mou. Défilèrent alors dans ma tête les maudits souvenirs, à commencer par les cafés ensoleillés de la Porte d'Auteuil et de ses environs : le Murat, la Rotonde, le Village, le Fétiche. Puis certaines ritournelles lancinantes d'Escudero, genre *Ballade à Sylvie (J'ai perdu mon âme...)* ou *L'Arbre de vie (Va chercher de l'eau...)*, les pires, celles qui avaient le don de me mettre la larme à l'œil. En fait, je n'allais pas tarder à pleurer à grands seaux. Je me levai, payai et m'en allai.

Je marchais à pas lents, retrouvant petit à petit mes repères habituels : Arlequin était toujours là, de même que Spécialités Alépine. Trop chaud. La prochaine fois, je me munirais d'une casquette. Dans ma poche, je trouvai un papier chiffonné. Sous l'inscription « Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris : Sont admissibles », était mentionné mon nom en toutes lettres. Un résultat inattendu. Une réussite que je devais peut-être à un copain parisien qui m'avait dit un jour : « Ton cours est peut-être sur Radio-Sorbonne. Tu n'as même pas à te déplacer jusqu'à l'amphithéâtre... » Effectivement, le cours de M. Castex (co-auteur des fameux manuels littéraires qu'on utilisait au lycée) était retransmis en direct.

Lorsque j'entrai plus tard chez Confiance, la librairie exigüe de la rue Georges-Picot, près du centre Starco, non loin de l'Alliance, le propriétaire me reconnut immédiatement.

– Tu as raté pas mal de *Ciné Revue*. Je te les avais conservées quelques semaines, puis je les ai vendues quand quelqu'un m'a dit que tu étais à Paris pour toute l'année. Tiens, j'ai *Le Monde* d'avant-hier, j'allais le jeter, tu le veux ?